

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

2

LE CIEL, BIENHEUREUSE VISION DE PAIX, ET D'AMOUR

*« Et justi epulentur, exsultent in conspectu Dei,
Et delectentur in lætitia. »* (Ps 67, 3)

Du jour où j'ai cru en Vous, ô Notre Père, je n'ai plus ressenti nul déplaisir...

Non rien de rien, non, je ne regrette rien, ni les biens ni les peines, ni la vie ni la mort, ni les larmes ni le rire, rien de ce qui a fui ne me laisse la nostalgie du « Jamais, jamais plus », alors qu'en mon cœur vous faites retentir la promesse du « Toujours, toujours plus et mieux ! » Que me donnerez-vous donc dans cet avenir éternel qui puisse me consoler de ce qui est enfui ? Votre Présence, ô mon Dieu, Votre Visage, et encore, dans la lumière de Votre Gloire, tous ces biens évanouis que je retrouverai en Vous, gardés, vivifiés et sauvés.

Et jusque sur la Croix va briller contre tous les mensonges la Lumière de cette révélation que vous attestez : Jésus de Nazareth, Vrai Fils de Dieu et Sauveur, est Roi des Juifs et notre Roi !

Mon cœur se soulevait d'admiration. Puis, hier, c'est de tendresse qu'il brûlait en vous voyant soudain, non pas abattu ni démissionnaire comme un homme déçu et fatigué, mais héros plus pur, âme sublime, vous livrant à vos persécuteurs pour achever votre œuvre par le martyre, le don total, le sacrifice expiatoire d'un Dieu fait homme et venu mourir pour rendre aux hommes la vie. Changement pathétique ! Mon David vainqueur des Philistins dépose sa cuirasse et se revêt de la blanche tunique sans couture que lui a tissée sa Mère. Il n'est plus que douceur et résignation. Mon Jésus à l'âme tendre s'en va vers le sacrifice que lui a demandé son Père. Il avance sans armes, sans imprécations, vers ceux qui le haïssent. Il se livre à eux... Tous vous ont abandonné, ô mon Maître ? Non ! Voyez votre Épouse à vos côtés. Son cœur maternel et filial entre à votre suite dans ce mystère d'amour et de douleur ; sa compassion est vaste comme la grande mer. Elle vous touche et sent que vous tremblez. Comme tremble et frémit le chêne dans l'orage. C'est la chair de l'homme livré et broyé pour nos crimes qui tremble sous la mouvance puissante de la Volonté de Dieu qui la conduit. Et mon cœur se gonfle, il frémit au contact du Vôtre. C'est trop de grandeur, trop d'amour, trop de souffrance !

Nulle part, jamais, la famille humaine n'a rencontré un homme qui ressemble à cet Homme. Marie-Madeleine en qui se préfigure l'Église eut vite laissé tous les autres quand elle eut rencontré Celui-là. Votre Épouse convertie n'a plus connu que Vous seul. Je revis avec elle le vieux récit de vos luttes et de votre Passion. Tout le reste s'efface, oublié. Il n'y a

Ô Jésus, j'ai confiance et j'ai hâte. Je ne me rappelle plus la naissance de notre amour, ce premier don et cette première fête de notre alliance, j'étais enfant, sans parole. Mais vous vous souvenez de ce baptême. Je n'ai rien fait alors, pris par vous, serré pour la première fois contre vous ; je n'ai su que pleurer et sourire quand déjà vous m'envahissiez de votre grâce pour la vie éternelle. Je me rappelle ma confirmation et beaucoup mieux mon ordination. Ce furent les grands jours de notre union et pourtant mes aspirations buttaient contre les murs étroits de ma cellule intérieure. Je n'ai pas su en ces instants sacrés mieux qu'à l'ordinaire m'évader et franchir mes limites. Ma prière fut courte, mes sentiments vite retombés, mes désirs éphémères. Par bonheur l'Église ma Mère me conduisit par la main, amusée de mon ravissement, consciente de ma faiblesse mais soucieuse de faire avec moi les gestes indispensables et de dire sur moi les paroles efficaces du sacrement. Avec elle ainsi, dans ces jours fastes et dans la grisaille des semaines d'années qui suivirent, vous construisiez la maison de notre bonheur, vous prépariez mon âme à son jour éternel, et je vous regardais faire, vous aidant avec maladresse.

J'avance tandis que versent les saisons vers la consommation de cette nouvelle et éternelle alliance. Mourir, oui mourir sera l'ultime liturgie sacrée de notre amour et c'est vous, ô Jésus, mon Sauveur et mon Tout, qui en serez encore le grand façonnier. Je passerai la mort dans la même paix de l'être intime que celle de mon baptême, dans la même candeur immensément fervente de ma confirmation, perdu dans la nuée de bonheur et de gloire de mon sacerdoce. Une fois encore, la dernière, je me laisserai guider, oindre, inspirer par l'Église ma mère ; elle m'entourera de ses deux bras et me serrera contre son visage. Je n'aurai qu'à répondre à votre signe

**MON CŒUR ESPÈRE
L'AURORE DE VOTRE PARDON**

*« Deus, ne sileas a me, remitte mihi ;
quoniam incola sum in terra et peregrinus. »*
(Ps 38)

Mon Dieu, j'ai péché contre vous. Oui, j'ai péché contre vous et je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. Dans l'abîme de la faute j'ai enfoncé, me débattant, et les sables mouvants du monde m'ont retenu prisonnier. Qu'elle était loin dans cette tempête ma jeunesse heureuse, paisible, toute de lumière et de joie, quand je vivais jour et nuit dans votre sanctuaire, à l'abri de vos ailes, ravi des merveilles qu'il m'était donné de contempler sans cesse. Ce n'était pas que déjà la racine cachée des vices ne donnât beaucoup à craindre, mais je ne savais pas ma faiblesse et je jubilais de vos bontés. Vous m'aimiez ! Je le voyais bien

J'aime, j'aime la sainteté de votre Église et j'y communique par toutes les vannes de vos sacrements. C'est pourquoi je déteste, je hais l'erreur et les vices qui poursuivent en elle impunément leur œuvre de mort. Mais que suis-je, ô Dieu trois fois saint, pour reprocher à mes frères ce dont je souffre moi-même, ce mal que j'ai en commun avec eux ? En ondes puissantes les mêmes folies, les passions de ce monde qui déferlent sur l'Église ne m'épargnent pas et me brisent. Je gémissais comme Isaïe : « Malheur à moi, je suis perdu car je suis un homme aux lèvres souillées, le peuple au milieu duquel j'habite a lui aussi les lèvres souillées, et j'ai vu de mes yeux le Roi, le Seigneur des Armées ! » À ce grand Dieu pourtant qui m'appelait, disant : « Qui enverrai-je ? Qui ira pour nous ? » j'ai répondu comme lui : « Me voici, envoyez-moi ! » Saint Jacques nous dit bien qu'Élie lui-même était un homme semblable à nous, vulnérable ; moi qui ne suis ni prophète ni Apôtre mais chrétien ordinaire, pauvre prêtre, qui suis-je pour combattre dans les autres cela qui me ronge plus qu'eux ? Oh ! non, ce n'est pas d'être sans tache ni meilleur qui me donne de souffrir à ce point des maux de l'Église. C'est d'en être affligé et d'en ressentir si fort l'influence que j'en sais la perversité et que j'en tremble...

L'hérésie comme le trait enflammé d'un ange de lumière m'a séduit, son vertige inouï m'a tenté. La révolte m'a proposé la volupté d'être libre et le retour aux rêves interdits, comme une caresse de Satan. Si je ne suis pas tombé, si je n'ai pas été emporté, c'est par grâce ! Seigneur et Juge souverain de mon âme, je ne suis pas l'accusateur de mes frères et de mes pères, mais l'héritier et le compagnon de leurs luttes et de leurs misères. Leur combat est le mien, le mien aide le leur. S'ils faiblissent je tombe, mais je ne puis demeurer ferme sans les supplier de

ou la douce espérance fera-t-elle paraître sur mon visage le rire de la béatitude ? Et mes bien-aimés, au milieu de leurs larmes, me laisseront-ils revoir leur cher sourire ?

O Crux ave, spes unica ! Que jaillisse de nos poitrines ce cri d'espoir immense quand nous reconnâtrons dans le signe céleste votre Croix, ô Sauveur des hommes, cette Croix dont nous avons été marqués au jour de notre baptême, dont nous nous sommes entourés et signés inlassablement au long de notre vie. Signe de votre douleur quand vous y étiez cloué, sanglant, assoiffé, abandonné de tous et du Père lui-même, elle est devenue le signe de votre victoire et de notre Rédemption. Vous avez payé pour mes crimes, réparé pour mes injures, vous avez souffert pour me rendre la joie, vous êtes mort pour me sauver la vie. Ce calvaire que vous avez voulu endurer, c'est ce que j'aurais dû, moi, volontairement souffrir pour expier mes propres péchés, mais je n'en aurais jamais eu la force, ni le mérite. Insolvable, j'aurais mérité l'enfer et de désespoir je m'y serais jeté. Mais vous avez payé ma dette. Vous avez souffert à ma place, en Fils de Dieu, cette Croix qui m'était un juste châtiment. Alors objet de honte et d'horreur, elle m'est devenue un bien unique, infini. Je l'exalte avec l'Église et je chante : Amen ! Hosanna ! Nous vous adorons ô Christ et nous vous bénissons parce que vous avez racheté le monde par votre Sainte Croix. Ô Pasteur des brebis, le signe de votre douleur est celui de notre joie !

Per signum Crucis... Qui a vécu sous ce signe n'en craindra pas l'apparition au matin de la vie éternelle. Les pauvres, les persécutés, les ascètes, les doux, les vierges et les pénitentes, visages ravagés, yeux brûlés par les larmes, à la vue du signe de la divine misère se sentiront de nou-

jour que je ne célèbre la mort de mon Sauveur comme l'œuvre de vie de toutes la plus féconde. Comment pourrais-je oublier cette leçon quotidienne qui est un entraînement à mourir à mon tour? Il n'est question parmi nous, chrétiens, que de Prêtre qui sacrifie et de Victime immolée. Vous êtes, ô Sauveur, notre Souverain Prêtre et notre Victime Sainte, c'est vrai, mais vous n'êtes pas seul, vous ne serez jamais seul! Vous êtes ici l'aîné d'une multitude de frères, le Chef d'un immense Corps, corps d'armée, corps mystique, que vous conduisez par les mêmes défilés de l'angoisse et de la souffrance au débouché de la Vie qui ne meurt plus. Le prêtre peut-il célébrer cette mort sans anticiper la sienne propre? Le fidèle qui ne touche de ses mains la Victime Sainte ni ne profère de sa bouche les paroles du divin Sacerdoce peut-il participer à ces mystères sans penser au jour où il lui sera demandé d'être lui-même le prêtre du sacrifice dont il sera la victime agonisante? Ne saura-t-il pas enfin célébrer Sa Messe, son Sacrifice de membre du Corps Mystique, lui aussi immolé sur la Croix et glorifié? *UNA CUM CHRISTO HOSTIA, COR UNUM...* Une seule Hostie avec le Christ, un seul Cœur!

Tel est l'aboutissement qui donne aux choses leur vraie valeur, tel est l'apprentissage en quoi consiste l'essentielle grandeur de la vie présente. Et si chaque jour les fidèles ont à offrir un sacrifice spirituel d'agréable odeur, que serait-ce autre chose que la répétition et l'anticipation de la mort où l'homme perd tout pour acquérir avec le Christ la Vie éternelle? Désire que ce soit aujourd'hui, ô mon âme,... pense souvent à cette mort pour t'y préparer. Prépare-toi en portant la croix et en veillant pour ne pas entrer en tentation. Mon âme, veille et prie pour cette Liturgie qu'il te faudra accomplir avant le Jour...

Juillet 1970.

centre du monde, une source jaillissante de vie éternelle.
Vidi aquam egredientem a latere dextro...

Où va la première tendresse et le premier flot du Sang de ce Cœur ? Ce Dieu fait homme aime une femme. La rencontre des mots, de ces très vieux mots usés, malmenés, d'amour d'homme et de femme, nous ramène au premier paradis de l'humanité, avant toutes nos misères, comme aux premiers jours candides de notre vie quand l'univers était pour nous le visage et le sein d'une mère. Ô dessein merveilleux de votre Sagesse paternelle, Jésus voit d'abord et il verra toujours, jusqu'à l'heure suprême de sa mort sur la Croix, l'humanité tout entière et toute sa création qu'il vient sauver à travers ce visage féminin, comme baignées dans cette tendresse virginale et maternelle. Ô joie, notre race malheureuse eut d'abord pour votre Fils bien-aimé la douceur et le charme de cette fille de Sion et ce regard chaste et joyeux dont elle enveloppait cet enfant qu'elle allaitait de son sein. Et lui, pressant ce sein de sa menotte en un geste gracieux, choisissait d'instinct cette Mère pour coadjutrice future de toute son oeuvre et pour reine de tout son domaine éternel. Un Dieu fait homme, et qui reçoit de son Père une Vierge Immaculée pour lui être une aide semblable à lui, Ève supérieure, en voilà assez pour reconstruire l'oeuvre de la première création d'une manière plus admirable et plus sûre. J'adore et j'aime ce mystère trinitaire qui affleure en nos existences.

Moi-même, perdu comme un néant et un misérable parmi des milliards de frères humains, lointainement lié par la parenté universelle des fils d'Adam à Jésus et à Marie, voilà que parvient jusqu'à moi l'onde d'un Sang vermeil émanée de ce Cœur d'homme sauveur et de ce Cœur de

Vous en moi qui vous faites pour ce cher prochain, constante sollicitude, douceur, patience et pardon ! Mais de tous mes proches, de tous ceux auxquels je suis lié, n'êtes-vous pas vous-même, ô mon Sauveur, mon plus proche prochain ? Je pense sans cesse à ce jour entre les jours où je vous verrai de mes yeux. Et je sais que vous me demanderez, comme à l'Apôtre après son reniement : *Georges, m'aimes-tu ?* Que répondrai-je, qu'oserai-je déclarer du secret de mon cœur ?

Ô Vous qui êtes infiniment bon pour moi, plus que mon père et ma mère, aimable et charmant plus que tous mes chéris, comment se fait-il que je puisse en ce point avancé de ma vie hésiter encore sur mon amour pour Vous ? Est-ce humilité, est-ce une secrète pudeur qui me retient de vous avouer que je vous aime ? N'est-ce pas plutôt que j'ai honte de si peu vous aimer, quand la reconnaissance, l'admiration, la vénération, l'amour devraient me consumer tout entier !

Je crois me souvenir que très tôt fut mystérieusement dressé, mais par qui ? au centre de mon cœur un trône d'or et de pourpre pour Vous Seul, où jamais nulle créature ne s'est assise fût-ce un seul instant. Depuis l'enfance vous êtes mon Dieu, mon Père, notre Père du Ciel, de qui me viennent tant de biens que vous fûtes l'unique objet de mon adoration. Je lève les yeux vers le ciel, de toutes teintes, vaste, spirituel, durant la nuit peuplée d'étoiles, et je vous adore, Excellent Seigneur, ô mon Créateur tout-puissant et très miséricordieux. Je vous aime avec révérence, peut-être plus que je ne vous crains. Et pourtant je me suis si souvent laissé aller à vous désobéir et à vous mécontenter, par faiblesse sans doute plus que par malice, mais si outrageusement que je n'ose plus avouer mon amour, sincère, profond et pur.

convertir en lui, froment et grappes, et se revêtir de vos apparences, et vous, vêtements et linges, cierges, images et fleurs, se servir et s'entourer de vos beautés.

C'est l'heure. Jadis, enfants, nous servions la messe ; aujourd'hui je la célèbre. Je n'ai guère changé, mais la vertu du Seigneur est sur moi. Mes mains sont ointes de l'huile sacramentelle, sur ma tête les mains de l'évêque ont reposé, me donnant le pouvoir de consacrer et offrir la sainte victime. En me revêtant des ornements sacerdotaux chaque jour je répète de magnifiques prières, qui disent assez l'indignité du ministre et le préparent à entrer dans le hiératisme de la liturgie. Autrefois, c'était simple : j'étais comme le paralytique qui se laissait conduire au Christ par des serviteurs doux et attentifs. Maintenant malade moi-même et toujours soucieux de guérison, je suis aussi le serviteur qui procure aux autres le Sacrement. Non seulement recevoir mais faire... Habillé de ton vêtement, ô Christ, je vais prononcer tes Paroles et tes gestes, renouvelant le Mystère que tu célébras et nous appris à la veille de ta sainte Passion. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Toi qui vas maintenant parler, agir et faire en moi, par moi, pour les autres et pour moi, ton Sacrifice. Aie pitié de ton serviteur !

Ensuite, je ne sais plus. J'ai offert le pain et le vin. Je les ai bénis puis, les ayant pris dans mes mains, non, dans tes mains saintes et vénérables, j'ai dit non mes paroles mais les tiennes et j'ai multiplié les prières et supplications silencieuses, poursuivant à voix discrète cette liturgie apparente dont l'Église accompagne la réalité invisible de ta supplication. Car te voici près de moi, élevant vers ton Père une prière ineffable, montrant tes plaies, ton Sang répandu, dans un dialogue et un échange mystérieux où s'opère en-